

## Version de Gascogne - LA MARÂTRE

Il y avait, une fois, un homme qui était veuf ; il avait neuf garçons et une fille bien jolie.

Il se remaria avec une femme veuve qui avait une fille bien laide.

Les fils de cet homme s'en allaient chaque jour à la chasse autour du château du roi.

Un jour, ils dirent au roi qu'ils avaient une soeur qui, en se lavant les mains, laissait tomber or et argent et, en se peignant, blé et froment.

Le roi leur dit :

— Amenez-la moi et, si c'est vrai, je me marierai avec elle, mais, si ce n'est pas vrai, je vous pendrai tous les neuf aux plus hautes fenêtres de mon château.

Le lendemain, ils la prirent dans leur voiture, avec la marâtre et sa fille.

Tout le long du chemin, les garçons disaient à la marâtre :

— Prenez garde à ma sœur.

— Que dit mon frère, tante ?

— Il dit que tu t'enlèves un oeil et que tu le donnes à ma fille.

Un peu plus loin, ils dirent à nouveau :

— Prenez garde à ma soeur.

— Que dit mon frère, tante ?

— Il dit que tu t'enlèves un oeil et que tu le donnes à ma fille.

Un peu plus loin, ils passèrent autour d'un borbier. La marâtre y jeta la soeur de ces garçons. Quand ils arrivèrent chez le roi, les neuf jeunes hommes furent bien étonnés de ne pas trouver leur soeur sur la voiture, mais seulement la fille de la marâtre.

Ils dirent au roi que ce n'était pas leur soeur.

Le roi lui fit laver les mains ; il n'en tomba que crasse. Il la fit peigner, il n'en tomba que poux et gale.

Alors le roi fit pendre les neuf garçons aux plus hautes fenêtres de son château, et il épousa la fille de la marâtre.

La soeur de ces garçons, qui était dans le borbier pleurait.

Un pauvre homme passa, trouva cette jeune fille et l'amena chez lui.

Il lui demanda comment elle se trouvait là. Elle lui dit que ses frères la portaient chez le roi, et que sa tante l'avait jetée dans le borbier. Elle lui demanda un plat pour se laver les mains, et, en se lavant, il tomba or et argent ; ensuite, elle lui demanda un peigne et, en se peignant, il tomba blé et froment. Ces gens étaient très pauvres et ils furent très heureux d'avoir trouvé cette jeune fille.

Quelques jours après, la jeune fille fit un fuseau en or ; elle le donna à la femme pour qu'elle allât le vendre devant la porte de l'église.

— La femme du roi vous demandera combien vous en voulez : vous direz que vous en voulez un oeil, et elle vous le donnera.

La femme en arrivant, donna l'oeil à la fille, qui le mit, et elle vit d'un oeil.

Dans la semaine, elle fit une quenouille en or. Le dimanche, la femme alla la vendre devant la porte de l'église. La femme du roi la lui marchandait. Elle lui dit qu'elle en voulait un oeil. Sa mère lui dit :

— Donne-lui l'autre oeil que tu as à la poche.

La femme le porta à la fille, qui le mit, et elle y vit des deux yeux.

Le lendemain, elle prit avec elle une petite chienne qu'elle avait et elle partit sur la mer. En se lavant les mains au-dessus de la mer, elle fit une chaîne en or, et elle disait à la petite chienne

— Petite chienne, la mienne mie ?

— Plaît-il, madame la maîtresse ?

— Où sont mes neuf frères ?

— Pendus aux plus hautes fenêtres du Louvre du roi.

— Ma belle sœur ?

— Endormie dans les bras du roi.

— Ma belle tante' ?

— Dans la salle du roi qui goûte.

— Tire, tire ma chaîne,

Que la mer m'emmène.

Le roi entendit cela. Il envoya ses troupes briser cette chaîne ; elles ne purent pas la briser. Et toujours la fille disait :

— Petite chienne, la mienne mie ?

— Plaît-il, madame la maîtresse ?

— Où sont mes neuf frères ?

— Pendus aux plus hautes fenêtres du Louvre du roi.

— Ma belle sœur ?

— Endormie dans les bras du roi.

— Ma belle tante ?

— Dans la salle du roi qui goûte.

— Tire, tire ma chaîne,

Que la mer m'emmène.

Alors les gardes du roi lui demandèrent ce qu'elle voulait. Elle leur dit qu'elle était la soeur des neuf jeunes hommes qui étaient pendus aux plus hautes fenêtres de son Louvre. Le roi lui fit laver les mains : il en tomba or et argent ; il la fit peigner : il en tomba blé et froment.

Alors, le roi fut désolé d'avoir fait pendre ces neuf jeunes hommes. Il alla trouver la tante et lui dit :

— Que mériterait, tante, une femme qui aurait fait mourir neuf jeunes hommes et une fille ?

La tante lui répondit :

— Elle mériterait d'être bouillie dans le sel et l'huile.

On fit bouillir la marâtre dans le sel et l'huile, et de sa fille on fit une laveuse de vaisselle.

Et le roi se maria avec l'autre jeune fille.

Moi, j'allai à la noce avec mes sabots, et on ne me voulut pas.

Et tric et trac, mon conte est achevé.

*Ms PERBOSC-CÉZERAC, n° 42. Recueillie par Marie NAGRACE, Comberouger (Tarn-et-Garonne), en 1902*